

Avec l'ami Philippe

Autor(en): **XX.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 21

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de Berne, Boinod, qui s'occupait de librairie, s'était enthousiasmé pour les idées de liberté et l'émancipation dont la France était le foyer. On rêvait alors d'affranchissement et d'indépendance dans le pays de Vaud. Mais Berne occupa militairement la contrée et obligea les chefs à s'expatrier. Le libraire-imprimeur de Vevey les suivit et passa en Savoie.

Cette origine de Boinod explique la rigidité de ses principes. A l'armée d'Italie, où les fournisseurs scandalisaient les officiers et les soldats par les énormes bénéfices qu'ils réalisaient, Boinod sut réprimer ces rapines et rendit les plus grands services. Il ne se départit point de sa stricte économie lorsqu'il fut attaché par Napoléon au ministère de la Guerre du nouveau royaume d'Italie et fit restituer au trésor des sommes considérables qui avaient été mises à sa disposition. L'empereur s'y opposa, mais Boinod persista, déclarant que son traitement lui suffisait.

On rapporte sur sa vie quelques anecdotes qui prouvent combien le général d'origine veveysanne était resté fidèle à ses principes de républicain indépendant et incorruptible.

Lorsqu'une députation se rendit auprès de Bonaparte pour lui apporter les résultats du scrutin ouvert dans l'armée d'Italie au sujet du consulat à vie, on lui fit part qu'au milieu de l'adhésion générale une protestation avait eu lieu. « Comment, s'écria le premier consul, un non dans mon armée d'Italie ! — Oui, général, c'est le vote de Boinod. — Oh ! ce ne pouvait être que lui. Mais je le connais, il ne m'en servira pas moins bien. »

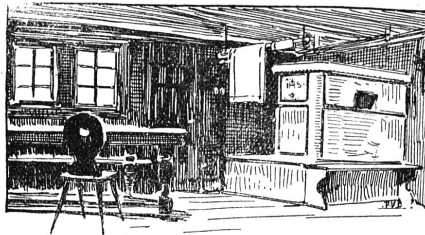
Quatre ans plus tard, ce fut le tour du vote pour l'empire. L'armée est consultée et Murat vient faire connaître à Bonaparte les voix des corps de cavalerie appartenant à l'armée des côtes de l'Océan. « Il y a un vote négatif, mais un seul, dit Murat au nouveau César. — Quel est-il, demande vivement Napoléon étonné. — C'est celui de l'inspecteur Boinod. — Boinod ! ah ! cela ne m'étonne pas. C'est un quaker ! »

Boinod était simplement un républicain qui entendait demeurer fidèle à ses principes. Bonaparte, avec lequel il s'était lié d'amitié pendant le siège de Toulon, connaissait son rigorisme. Mais il le savait aussi homme droit et intègre et incapable de manquer à son devoir. Il l'avait emmené en Italie en qualité de commissaire des guerres et il l'avait vu à l'œuvre. Pour le récompenser de sa probité au milieu d'une corruption trop générale, il lui fit remettre une gratification de 100.000 francs. Boinod considéra cette libéralité de son chef comme un outrage et lui répondit fièrement par cette lettre :

« Citoyen, je ne te reconnais pas le droit de disposer ainsi des fonds de la République ; l'armée souffre, je viens d'employer pour ses besoins la somme que tu m'as fait parvenir. »

Il était de la race de ces vieux grognards qui avaient fait de Napoléon leur idole tout en conservant leurs traditions jacobines. « Ils le suivaient, a dit d'eux Raffet, mais ils grognaient toujours ! » Quand Napoléon fut déporté dans l'île d'Elbe, il se mêla à des ouvriers et parvint à rejoindre l'exilé. Après la seconde chute de Napoléon, interrogé par le ministre de la guerre au sujet de son équipée, il répondit : « J'ai protesté contre la double évasion de Napoléon ; aussi n'est-ce point l'empereur que j'ai suivi, mais bien celui qui fut mon chef et mon ami. Quand j'ai vu tant de gens qu'il avait pris bas l'abandonner et le trahir, je me suis dit que le poste de l'honnête homme était près de lui. »

Boinod resta au service en qualité d'agent de la manutention des vivres. Il prit sa retraite en 1832 et mourut en 1842, à l'âge de 86 ans. Sur le monument qui lui fut érigé au cimetière Montparnasse, on lit ces mots : « A Boinod, inspecteur en chef aux revues, le corps de l'intendance militaire. — Siège de Toulon, Italie, Egypte, Allemagne, Ile d'Elbe. » Le nom de Boinod na pas été gravé sur l'arc de triomphe, mais il a été donné à une rue de Paris.



AVEC L'AMI PHILIPPE.

LA pluie a cessé. Le ciel s'est rasséréné ; il est d'un bleu, mais d'un bleu vraiment... céleste, quoi ! Le soleil est plus éciatant et chaud que jamais. Tout nous appelle en dehors. La montagne, qui est notre mer, à nous, terriens d'Helvétie, la montagne nous demande ou c'est nous qui la désirons, ce qui revient au même. Les « alpenstocks » trépigment et les jarrets ont des fourmis. N'est-il pas dès lors tout naturel que nos pensées s'en aillent là-bas, où allait Rambert, où allait Javelle, où Juste Olivier chantait le charme séducteur de l'Alpe !

Nous avons écrit le nom de Rambert. Comment alors ne pas rappeler ces lignes qui évoquent le souvenir de l'auteur des *Alpes suisses* dans un de ses coins préférés, aux Plans de Frenières, sur Bex.

* * *

Vous connaissez Philippe ? Philippe Marlétaz, le vieux guide des plans de Frenières, le compagnon de course des botanistes Jean Muret, Louis Favrat et Eugène Rambert. En dépit de ses soixante-dix ans, Philippe est encore aussi solide que le Lion d'Argentine ou que le Grand-Muveran. Il ne fait plus guère d'ascension, cependant. Il a escaladé tant de fois les cimes qui dominent les Plans qu'elles n'ont plus de secrets pour lui. Leurs parois, leurs couloirs, leurs arêtes, leurs vîres lui sont mille fois plus familiers que ne l'est la Cathédrale aux Lausannois ou le Cigognier aux habitants d'Avenches. Philippe évoquait ses souvenirs, l'autre soir, tandis que, dans la cuisine de ses neveux, nous partagions une bouteille de Clos du Chêne. Comme tous les vieillards, il a gardé de ses jeunes années une vision très nette, et c'était un charme inexprimable que de l'entendre conter dans son langage savoureux et d'une si sauvage poésie sa première ascension du Grand-Muveran et des Diablerets. Ceux-là même qui vont à la montagne en chemin de fer électrique en auraient tressailli d'aise.

Philippe fut un des amis intimes de Rambert. Le poète de la montagne a passé des saisons entières chez la mère du guide, alors que les Plans ne possédaient encore aucun hôtel. C'est là qu'il a écrit une partie de ses *Alpes suisses*.

— Que d'excursions nous avons faites ensemble ! nous racontait Philippe.

Rambert retournait volontiers au même endroit. Il aimait à g'avrir une cime de tous les côtés, en toute saison, afin d'en saisir mieux les divers aspects. Souvent, il laissait là plume et papier, l'inspiration ne venant pas, et appelait son ami le guide.

— Philippe, lui disait-il, Philippe, je pars pour le Muveran : que le diable vous emporte (c'était son mot), si vous ne venez pas avec moi !

— Comme ça, tout de suite, sans nous être équipés ?

Tout de suite. Nous nous équiperons chemin faisant.

Et les deux amis se mettaient en route. D'autres fois, l'écrivain priait Philippe de l'éveiller à quatre heures du matin pour aller dire encore un mot au Muveran. A l'heure dite, le montagnard pénétrait dans la chambrette de Rambert. Tout d'abord, il ne distinguait qu'un épais nuage de fumée, puis la faible lueur d'une bongie et, penchée sur une table, une large ombre qui grattait du papier. C'était l'ami du guide qui achevait un chapitre des *Alpes suisses*.

— Ah ! monsieur Rambert, vous ne vous êtes de nouveau pas couché, vous avez fumé et écrit toute la nuit. Quand vous vous serez crevés les yeux, nous n'irons plus au Muveran.

— Le diable vous emporte, mon cher Philippe, de venir me déranger à des heures aussi indues !

s'exclamait Rambert en partant d'un bon rire. Mais je suis à vous, la source des idées est tarie pour aujourd'hui ; avalons notre café au lait, et en route !

Lorsque le temps n'était propice ni aux ascensions, ni aux herborisations, et que l'auteur se trouvait dans un de ces moments où il semble qu'un gros vide se soit fait dans le cerveau, il ouvrait la fenêtre et hélait Philippe occupé à la fenaison. Philippe faisait la sourde oreille.

— Ohé ! que le diable vous emporte encore une fois, si vous ne venez faire une partie de boules avec moi !

Une partie de boules, quand la pluie menaçait de tremper le foin bien sec ! La mère de Philippe en levait les bras au ciel ; mais elle ne murmurait aucun reproche, car elle adorait Rambert.

— Alors, je finissais bien par aller jouer aux boules, et ma pauvre mère prenait ma place au pré, nous disait Philippe.

C'était d'ailleurs, pour la robuste et vigoureuse nature de Rambert, un besoin irrésistible que de se livrer à quelque exercice physique violent, et ce qui eût éteint d'autres que lui le reposait au contraire de ses travaux intellectuels et rafraîchissait son inspiration.

Mais il arrivait que Philippe s'absentait et que Rambert en était réduit à se donner tout seul du mouvement. Il s'emparait alors d'une faux et s'en allait coucher l'herbe à grands gestes dans le pré des Marlétaz.

— Nous avions pour lui une faux spéciale, passablement émoussée, car il y allait avec un tel courage que rien ne lui résistait : l'herbe, les jeunes arbres, les taupinières, les petits blocs erratiques, tout était emporté. Ah ! quel terrible faucheur c'était !

Quand il n'y avait plus rien à faucher, il prenait la hache — une hache que nous lui avions réservée (de même que la faux, qui n'était pas meilleure) — et alors sous ses coups endiablés volaient en éclats les bûches les plus noueuses, le plot où il les érabouillait et le gravier sur lequel reposait le plot.

Et à ces souvenirs, le bon Philippe riait et pleurait à la fois de douce joie. XX.

POURQUOI JE NE SUIS PAS DEVENU JOURNALISTE

SOUS ce titre, un journal du canton publiait, il y a quelques jours, l'article que voici.

Que de vérités dans ces lignes. Ah ! certes, si l'on veut conserver quelque illusion sur l'humanité, il ne faut pas se lancer dans la carrière du journalisme. Il n'en est pas une où l'on soit mieux placé pour voir le petit côté des choses et des gens. Il ne se présente pas à vous comme par hasard ; il s'impose ; il vous poursuit ; il vous obsède. Le journaliste, pour beaucoup de gens, est comme un médecin : ils se montrent à lui sans artifices, tout nus, pour ainsi dire. Le spectacle n'est pas souvent édifiant. Que de turpitudes ; que de sottise vanité ; que de noirceurs ; que de roublardise ; que de morgue ; que de bêtise. Les « m'as-tu vu ? » sont légion. Et ils évoluent et se pavant dans tous les domaines, même les plus respectables. Le moindre prétexte leur suffit. « Moi, toujours moi, moi partout ! »

Et les discoureurs ! Encore une autre engeance incorrigible. Ils parlent pour ne rien dire. Qu'importe. Personne ne les écoute, hormis le journaliste, condamné à cette torture par devoir professionnel. Et de plus ne faut-il pas qu'il en rende compte, de ces sempiternelles harangues, de ces éternelles redites, et il doit trouver quelque chose où il n'y a rien.

Ah ! ne nous en parlez pas. Mais voici l'article en question :

* * *

Dernièrement, un brave ami d'enfance que je n'avais plus revu depuis les années de collège me rencontra, tout par hasard, dans une ville voisine et, après quelques instants de conversation banale, me dit subitement, tout en me frappant amicalement sur l'épaule :

— A propos, veux-tu changer de profession ? Si oui, je t'offre une place ; on n'y gagne pas très lourd, mais, au moins, on a de quoi vivre gentiment ; en outre, on s'accorde du bon temps, on tra-